Document généré le 13 mai 2024 12:47

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

S’cuse-moi, mon pit

Pierrette Laperle

Numéro 83, automne 1999

Violences

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13509ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laperle, P. (1999). S’cuse-moi, mon pit. *Moebius*, (83), 59–61.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pierrette Laperle

S'cuse-moi, mon pit

Le coup est parti pendant que le tonnerre grognait comme un pitbull. Les éclairs bombardent le ciel. Je ne sens rien. Moi, au-dessus de lui. Lui, à plat ventre, devant moi. Le temps se balance comme un pendu au bout de sa corde. Un soleil féroce dévaste le salon d'une lumière obscène, éclaire sa nuque de taureau, mouillée rouge. On dirait qu'il dort. Il est beau. J'oublie ses yeux, leur éclat bleu acier qui casse, défonce tout ce qui lui résiste. Sa grosse tête frisée, tournée de côté, le rend inoffensif. Seul ce sillon le long de la joue, comme une lame de couteau, le trahit.

Personne ne viendra. Personne ne vient de toute façon. Sauf sur invitation. C'est un bunker bien gardé. Qui affronterait ces deux fidèles gardes du corps, les crocs menaçants, en poste près de l'entrée grillagée? J'ai bien le temps.

J'ai faim. Je lui tourne le dos. Pour une fois, sans crainte. Je le laisse seul au salon, le nez planté dans le tapis épais et mou, les fesses bien serrées dans ses jeans Levi's. J'aurais dû le tirer en plein. Là. Le vider sur ce tapis qu'il a payé cher. Ce tapis que je nettoie à quatre pattes, après ses partouzes avec des filles du bar où il fait des affaires.

Pourquoi l'avoir tué en plein jour? Une décision soudaine. À contretemps. Jamais je ne pose le bon geste au bon moment, ont toujours dit mon père, ma mère. Lui me le rappelle tous les jours... C'est ce revolver-jouet qui m'a donné l'idée. Couché au fond d'un tiroir, sous un cache-sexe noir. Une fille nue imprimée sur le triangle me rappelle ce qui lui sert à m'ouvrir, à me déchirer chaque fois que je lui tourne le dos. Ce revolver m'a obsédée. Je l'ai tenu dans mes

mains, apprivoisé, réchauffé... J'y ai longtemps pensé: le tuer. Pourquoi ce matin? Ce n'était pas plus horrible, plus insoutenable que les autres matins... Je n'avais qu'à me concentrer comme d'habitude sur le reste de la journée, la vaisselle, le ménage, son lavage, son repassage.

Ensuite je me serais abandonnée au fond de la baignoire, grignotant mes peines et mes rondeurs, espérant qu'un long trempage dans l'eau chaude me fasse fondre. J'aurais tendu l'oreille, imaginant l'entendre dire sa peine, ses regrets, qu'il aurait donc dû... Des bleus sur mes bras, mes seins, mes cuisses me donnant peu d'espoir... J'aurais souhaité partir avec l'eau du bain.

Je le revois. D'une main, il me fait bye-bye, une moue légère aux lèvres. Comme prix de consolation. Pour se débarrasser de moi, me renvoyer à mes chaudrons, comme il dit. Il quitte pour je ne sais où. Toujours un baiser du bout des doigts, un signe de la main me suffisent. Je rentre à la maison, heureuse qu'il soit encore là, qu'il me supporte, qu'il tolère mon insignifiance, ma nullité.

Assise à la table de la cuisine, face à la fenêtre, à petites gorgées, je bois mon café, je grignote mon chocolat et mes peanuts. Je peux manger en paix. Quand il est là, il y a sa bière qui est trop ou pas assez froide. La soupe, trop ou pas assez salée. «Criss d'épaisse... c'est bouillant.» Ça ne m'atteint pas toujours, ça dégouline sur le mur, dans la fenêtre, le store. Et la mayonnaise que j'ai oubliée... J'oublie toujours quelque chose, je n'arrête pas de gaffer. Je n'ai aucune excuse. Pas d'enfant. Je n'ai que lui...

Concentrée sur le chocolat qui fond sous ma langue, je suis, d'un coup, assaillie par une senteur écœurante, une senteur qui goûte la peur, qui tourne autour de moi, puis tombe dans mon café, laissant des traces âcres de pourriture. Je cours à la salle de bains. Pliée en deux, je rends tout, jusqu'à mon âme. Tremble de peur. Sa propre peur, il me la retourne. Pour se venger. Son regard bleu glacé me poursuit, je le revois, au moment où la balle s'est creusé un petit trou dans

sa nuque, il s'est retourné, au ralenti, ses yeux bleus étonnés, surpris, «toi?», étonnée moi-même de l'avoir fait, «s'cuse-moi, mon pit», je voudrais retirer la balle qui fige déjà le bleu de ses yeux, «non, pas toi», son regard s'accroche à moi, puis il s'abandonne, pique du nez, son corps musclé se détend, s'allonge, sa tête de côté, ses paupières lentement se referment comme un rideau de métal.